Une Parisienne martyre

A notre époque, ces deux mots réunis : "parisienne", "martyre", hurlent ensemble. Pour une fois, cependant, il n'en fut rien, naguère, ainsi que le prouvera l'émouvant récit qu'on va lire — dont nous garantissons l'authenticité, — raconté par un de nos plus distingués confrères, M. Jean de Bonnefond.

Laissons-lui la parole:

Tous les Parisiens qui sortent le matin — il y en a, paraît-il — tous ont rencontré une voiture antique tirée par un cheval poussif et conduite par un vieillard en blouse. Ce carrosse, qui a pu être un omnibus de famille et qui, veuf de carreaux, a mal fini, tournant en tapissière, ce carrosse contient une foule de caisses et de paniers, de la viande cuite, de la viande crue, des morceaux de pain déjà broutés, des bouteilles de vin à moitié vidées, et, au milieu de tout cela, une religieuse au sombre costume. C'est la voiture des petites Soeurs des pauvres, qui va d'hôtel en hôtel, de restaurant en restaurant, mendier les débris des tables riches pour nourrir les pauvres et les vieillards, les meurt-de-faim, que la honte et la misère font grelotter dans les lointains greniers du Paris inconnu.

Chaque quartier a sa voiture et sa Soeur, qui s'en vont, l'une dans l'autre, faire leur quête quotidienne. La religieuse qui parcourait, il y a quelques mois, les environs des Halles, ne pouvait pas passer inaperçue. Le nom de petite Soeur semblait une ironie de la modestie, ainsi jeté sur cette femme dont la taille restait moulée pour les splendeurs de la soie, pour les orgueils du velours. Soeur Marie de la Passion était une de ces filles qui poussent sur les ruines de l'aristocratie. La coiffe voulait être humble et pourtant dessinait sur cette tête comme le cimier d'un casque. Soeur Marie de la Passion marchait dans ses gros souliers avec une majesté qui était presque profane, tant elle révélait la grande dame qu'aurait pu être la petite Soeur. Avant de porter son nom de religieuse, elle avait appartenu au monde, sous un nom que les champs de bataille de la guerre et les champs de bataille des salons avaient rendu célèbre. Petite-fille d'un maréchal de France, fille d'une des mondaines les plus connues du second Empire, elle avait poussé dans le milieu le plus cultivé, le plus ratissé, comme une rose mystique et sauvage. Belle et fière, elle avait inspiré l'amour des hommes sans jamais le partager. Elle avait vu longtemps pleurer sa mère, loin d'un père dont la vie agitée effraya sa jeunesse, comme épouvante l'inconnu. On lui en avait à peine parlé, de ce père, mais on le lui avait montré débauché, impie, contempteur de toutes les lois divines et humaines. Et il avait, en effet, tous les vices qui peuvent tenir en faisceau autour du coeur d'un gentilhomme.

Mlle de C... avait l'âme ardente: elle porta dans les pratiques de la vie religieuse la flamme d'une jeunesse sans apaisement, et le monde la vit, pour la dernière fois, le jour où elle prit le voile dans la blanche chapelle des petites Soeurs des pauvres. Elle fut regrettée, car jamais elle n'avait été plus belle qu'à l'heure où le Saint-Sacrement, du haut de l'autel, jeta des rayons, comme un soleil, sur ce front courbé, pour l'accabler de sa gloire. Elle ne regretta rien et mit, sans un frémissement, à son doigt mince, l'alliance d'argent qui est celle du Christ. C'était le premier anneau de cette chaîne formée de devoirs pénibles qui devait se river dans le martyre.

Et maintenant, elle s'en allait, heureuse, dans la carriole ecclésiastique, chercher les lambeaux de viande desséchée et les morceaux de pain déjà mordus. Autour d'elle, elle inspirait un absolu respect, et les garçons des restaurants de nuit s'inclinaient devant cette fille de charité et parfois même l'aidaient à porter son lourd paquet.

Soeur Marie de la Passion était, au commencement de cet hiver, dans la fleur mûrie de sa jeunesse. Ce n'était plus la jeune fille à la chair lumineuse d'émail fondu. Les privations avaient jauni cette perle de fraîcheur près de laquelle toutes les autres perles semblaient autrefois mates et grises. Grands et réguliers, les traits avaient pourtant gardé leur noblesse, mais une noblesse douloureuse. Ils étaient hâlés par le grand air et semés de ces grains d'orge qu'on appelle les taches de rousseur. Les yeux seuls n'avaient pas changé en leurs larges prunelles d'un bleu si intense et si profond, que parfois ils semblaient noirs. Le sens droit, perçant et supérieur, qu'on rencontre chez les femmes du monde, quand on n'y trouve pas l'opposé, avait fait donner à Soeur Marie de la Passion la part de travail la plus pénible. Pour arriver dans les restaurants qui ne ferment qu'au matin, elle devait être levée la première, et rentrer quand ses soeurs sortaient. Elle devait prélever son déjeuner sur celui de ses pauvres, et — on l'a su depuis — pour ne leur rien enlever, elle se nourrissait de ce qui restait au fond des assiettes, de ce que les mendiants eux-mêmes auraient refusé!

Le 15 décembre dernier, elle ne put sortir. Depuis huit jours, elle n'avait rien mangé. Un mal épouvantable dévorait la langue et le palais de Soeur Marie de la Passion. Elle avait pris, en avalant les restes trouvés sur une assiette, un mal horrible, inconnu pour elle, mais que la science nomme d'un nom terrifiant. Le ferme et frais tissu de ses joues blanches et roses était meurtri par le mal et tombait en morceaux purulents. Elle s'était plainte seulement quand la douleur et la fièvre avaient été plus fortes que son corps de femme. Le médecin appelé déclara qu'il fallait faire l'ablation de la langue. L'opération n'a pas réussi et, après des douleurs infernales ou divines, la petite Soeur des pauvres est morte avant-hier, à cinq heures du soir, au moment où l'ombre, croissant à chaque minute, tombait un peu plus haut de la voûte blanche sur le lit tout blanc, sans rideaux.

Elle est morte pour n'avoir pas voulu donner aux pauvres les restes qu'elle trouvait dégoûtants pour eux et suffisants pour elle! Ce martyre, à la première heure d'une année où ils seront rares, dans une ville où ils ne courent pas les rues, est plus beau peut-être que celui des moines qui vont finir en héros dans les pays sauvages.

Sur la tombe de Mlle de C..., qui sera un tertre de terre, orné d'une croix noire, les petites Soeurs des pauvres, ses soeurs, ont pu poser une palme, et sur la croix elles ont eu le droit de faire graver cette épitaphe :

Ci-gît Soeur Marie de la Passion,
vierge et martyre.

* * * *

Les aînées, celles qui depuis des siècles dorment sous la terre de Sainte-Calixte, à Rome, et dans les autres catacombes de la primitive Eglise, n'ont pas plus de droit au titre de martyre que cette fille très pure d'un temps qui n'est ni pur ni primitif.

J. de B.

Le banquet annuel de l'Association des voyageurs de commerce.

Le banquet annuel de l'Association des voyageurs de commerce du Dominion aura lieu, à l'hôtel Windsor, le 21 décembre 1905.

Le succès de cette grande démonstration annuelle est assuré d'ores et déjà: tous les ans, en effet, cette puissante Association, qui compte plus de cinq mille membres, réunit autour de ses tables l'élite du commerce, de l'industrie, de la finance et des professions libérales. De nombreuses invitations ont été lancées. Les organisateurs du banquet comptent, comme d'habitude, sur la présence de plusieurs ministres fédéraux et provinciaux, qui ne sauraient oublier que les Voyageurs de commerce sont les pionniers du progrès et les agents les plus actifs de la prospérité du pays.

Ballade pour les pauvres petits pierrots

La neige tient, décidément.
A peine le soleil s'allume
Vers midi, dans le firmament
Couleur de suie et de bitume.
On fait bien du feu; mais ça fume !
Les glaçons brouillent les carreaux.
Quel temps, ce froid dans cette brume,
Pour les pauvres petits pierrots!

Quand on va dehors, un moment,
A travers l'onglée et le rhume,
On en voit tomber lourdement,
Comme un caillou dans de l'écume,
Sur la neige qui les inhume.
Sa blancheur les rend tout noirauds.
L'hiver dans la mort se résume
Pour les pauvres petits pierrots.

Dans les mansardes mêmement
Il en est d'autres que consume
L'ogre, de chair fraîche gourmand.
Des bébés, que l'on a coutume
D'emmailloter en blanc costume,
Gèlent tout nus sous des sarraux.
Leurs mères sont dans l'amertume
Pour les pauvres petits pierrots.

ENVOI

Prince, tu te sers, je présume,
D'édredons. Fais-y des accrocs
Et tires-en un peu de plume
Pour les pauvres petits pierrots.

JEAN RICHEPIN.

Comment on guérit le Rhumatisme

J'ai cherché par tout le monde un spécifique pour le rhumatisme—quelque remède que moi ou quelqu'autre que ce fut puissions prescrire avec assurance — quelque remède dans lequel nous aurions une confiance non pas changeante mais presque certaine, car les ravages du Rhumatisme se montrent partout, et un véritable soulagement est rare.

Après vingt années de recherches et d'expérimentation j'ai découvert un produit chimique Allemand dont je fais maintenant usage. Alors je vis que mes recherches et mon travail n'étaient pas en vain. Ce produit, en effet, à l'aide de certains autres a servi de fondement à un remède presque certain contre le Rhumatisme. En de très nombreux essais et cas graves, cette prescription a justifié pleinement la confiance que j'y mettais.

Je ne veux pas dire par là que les tablettes du Dr. Shoop font revenir à leur état normal, les muscles ossifiés sans jamais manquer leur but, cela est impossible, mais avec un succès presque certain elles chasseront du sang le poison qui cause la douleur et l'enflure. Du même coup la douleur et l'enflure disparaissent—les souffrances disparaissent—le rhumatisme disparait.

Tous ceux qui souffrent du rhumatisme et qui m'écrivent, recevront gratuitement mon livre sur le Rhumatisme, en même temps que des avis tant qu'au régime a observer, etc., etc. Le tout gratuitement. Avec le livre j'enverrai aussi un "Bulletin de Santé" passeport à une santé parfaite.

Adressez-vous au Docteur Shoop, Boite de Poste 80, Racine, Wis.

Les cas bénins sont guéris avec une ou deux doses seulement. — En vente chez 40,000 pharmaciens.

Tablettes du Dr. Shoop, contre le Rhumatisme

Votre enfant

dormira paisiblement, sans se retourner à chaque instant, — sans souffrir des vers ou de digestion mauvaise, — si vous l'habituez à mâcher quelques minutes la

Gomme
A LA PEPSINE
Menthal
DE
BODE

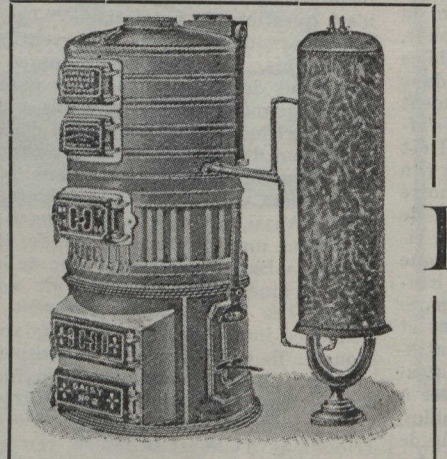
POUR AVOIR DE BEAUX CHEVEUX, IL FAUT LES BIEN SOIGNER, ET POUR NE LES POINT CASSER EN LES ONDULANT, SE COIFFER AVEC LES POSTICHES DE LA

Chez Palmer

ON FAIT, POUR DAME CHAUVE OU AGEE, DES MODELES SPECIAUX EN CHEVEUX BLANCS OU GRIS, DE TOUTE BEAUTE, ET A DES PRIX DEFIANT TOUTE CONCURRENCE. . .

Maison Palmer

No. 1745 RUE NOTRE-DAME, TELEPHONE BELL MAIN 391



La "Daisy" de 1904

Demandez la FOURNAISE A EAU CHAUDE
DAISY
Modèle amélioré de 1904
WARDEN, KING & SON, Limited
MANUFACTURIERS
MONTREAL

Piano et neurasthénie.

Qui n'a pas son piano?...

Et cependant, le piano est un grand coupable; car, sans compter, il produit des victimes: d'abord, les malheureux voisins ou voisines des nombreux et encore plus nombreuses pianistes de tout âge et de toute science, dont il exacerbe le système nerveux à haute dose; mais, de plus, il châtie même qui l'aime bien, car il provoque la neurasthénie sur un grand nombre de ses fervents; c'est ainsi qu'un savant berlinois nous apprend que, sur mille jeunes filles d'au-dessous de douze ans qui pratiquent le piano, six cents sont atteintes de maladies nerveuses.

Enfin! nous ne sommes pas les seules, dirent les premières victimes, auditeurs forcés